

en Capital. Pas moyen d'y échapper : le capital-marchandises ne peut devenir du capital productif de plus-value que s'il est, au préalable, converti en argent et à l'extérieur du marché capitaliste. « Le capitalisme a besoin pour écouler une partie de ses marchandises, d'acheteurs qui ne soient ni capitalistes, ni salariés et qui disposent d'un pouvoir d'achat autonome ». (Rosa Luxembourg).

Avant d'examiner où et comment le capital trouve des acheteurs à pouvoir d'achat « autonome », il nous faut suivre le processus de l'accumulation.

L'accumulation capitaliste, facteur de progrès et de régression

Nous avons déjà indiqué que l'accroissement du capital fonctionnant dans la production a pour conséquence de développer, en même temps, les forces productives, sous la poussée des perfectionnements techniques. Seulement, à côté de cet aspect positif progressif de la production capitaliste, surgit un facteur régressif, antagonique résultant de la modification du rapport interne des éléments composant le capital.

La plus-value accumulée se subdivise en deux parties inégales : l'une, la plus considérable, doit servir à l'extension du capital constant et l'autre, la plus petite est consacrée à l'achat de force de travail supplémentaire ; le rythme du développement du capital constant s'accélère ainsi au détriment de celui du Capital variable et le rapport du Capital constant au capital total s'accroît ; autrement dit, la composition organique du capital s'élève. Certes, la demande supplémentaire d'ouvriers augmente la part absolue du prolétariat dans le produit social, mais sa part relative diminue puisque le Capital variable décroît par rapport au Capital constant et au Capital total. Cependant, même l'accroissement absolu du Capital variable, du Fonds des Salaires, ne peut persister et doit atteindre à un certain moment, son point de saturation. En effet, l'élévation continue de la composition organique, c'est-à-dire du degré technique, porte les forces productives et la productivité du travail à une telle puissance, que le capital, poursuivant son ascension, loin d'absorber encore et toujours de nouvelles Forces de Travail finit, au contraire, par rejeter sur le marché une partie de celles déjà intégrées

dans la production, déterminant un « phénomène » spécifique au capitalisme décadent : le chômage permanent, expression d'une surpopulation ouvrière relative et constante.

D'un autre côté, les dimensions gigantesques qu'atteint la production reçoivent leur pleine signification par le fait que la masse des produits ou valeurs d'usage croît bien plus vite que la masse de valeurs d'échange y correspondant, ou que la valeur du capital constant consommé, du capital variable et de la plus-value : ainsi, par exemple, lorsqu'une machine coûtant 1,000 francs, pouvant produire 1,000 unités d'un produit déterminé, et nécessitant la présence de deux ouvriers est remplacée par une machine plus perfectionnée coûtant 2,000 fr., exigeant un ouvrier mais produisant 3 ou 4 fois autant que la première. Que si on objecte que puisque plus de produits peuvent être obtenus avec moins de travail, l'ouvrier, avec son salaire peut aussi en acquérir davantage, on oublie totalement que les produits sont avant tout des marchandises, de même que la Force de Travail en est une et que, par conséquent, ainsi que nous l'avons déjà indiqué au début, cette Force de Travail en tant que marchandise, ne peut être vendue qu'à sa valeur d'échange, équivalant au coût de sa reproduction, celle-ci étant assurée du moment que l'ouvrier obtient le strict minimum de subsistance lui permettant de se maintenir en vie. Si, grâce au progrès technique, le coût de ces subsistances peut être réduit, le salaire sera réduit également. Et si même, il ne l'est pas proportionnellement à la baisse des produits, par suite d'un rapport des forces, favorable au prolétariat, il doit, dans tous les cas, fluctuer dans des limites compatibles avec les nécessités de la production capitaliste.

Le processus de l'accumulation approfondit donc une première contradiction : croissance des forces productives, décroissance des Forces de travail affectées à la production et développement d'une surpopulation ouvrière relative et constante. Cette contradiction en engendre une seconde : nous avons déjà indiqué quels étaient les facteurs qui déterminaient le taux de la plus-value. Cependant, il importe de souligner que, avec un taux de plus-value invariable, la masse de plus-value et, par conséquent la

masse de profit, sont toujours proportionnelles à la masse du capital variable engagé dans la production. Si le capital variable décroît par rapport au capital total, il entraîne une diminution de la masse de profit par rapport à ce capital total et, par conséquent, le taux de profit baisse. Cette baisse du taux de profit s'accroît dans la mesure où progresse l'accumulation, où grandit le Capital constant par rapport au Capital variable alors même que la masse de profit continue à augmenter (par suite d'une hausse du taux de la plus-value). Elle ne traduit donc nullement une exploitation moins intense des ouvriers, mais signifie que par rapport au capital total, il est utilisé moins de travail procurant moins de travail gratuit. D'autre part, elle accélère le rythme de l'accumulation parce qu'elle accélère, elle talonne le capitalisme et, en l'acculant à la nécessité d'extraire d'un nombre d'ouvriers déterminé le maximum de plus-value, l'oblige aussi à accumuler toujours davantage de plus-value.

La loi de la baisse tendancielle du taux de profit est génératrice des crises cycliques et sera un puissant ferment de décomposition de l'économie capitaliste décadente. De plus, elle nous fournit l'explication de l'exportation du capital qui apparaît comme un des traits spécifiques du capitalisme impérialiste et monopoliste : « l'exportation du capital », dit Marx, « n'a pas pour cause l'impossibilité absolue de l'occuper à l'intérieur, mais la possibilité de le placer à l'étranger avec un taux de profit plus élevé ». Lénine confirme cette idée (L'Impérialisme) en disant que la « nécessité de l'exportation des capitaux résulte de la maturité excessive du capitalisme dans certains pays où les placements « avantageux » (c'est nous qui soulignons) — l'agriculture étant arriérée, les masses misérables, commencent à lui faire défaut ».

Un autre facteur qui contribue à accélérer l'accumulation, c'est le Crédit, puissance qui, aujourd'hui, acquiert un pouvoir magique pour les savants économistes bourgeois et social-démocrates, à la recherche de solutions salvatrices ; mot magique au pays de Roosevelt, mot magique pour tous les faiseurs de plan d'Économie dirigée... par le capitalisme, pour De Man, pour les bureaucrates de la C. G. T. et autres sauveurs du capi-

talisme. Car il paraît que le Crédit possède cet attribut de créer du pouvoir d'achat !

Cependant, débarrassé de ses oripeaux pseudo-scientifiques et mensongers, le Crédit peut fort simplement se définir comme suit : la mise à la disposition du Capital, par les canaux de son appareil financier : a) des sommes momentanément inutilisées dans le procès de production et destinées au renouvellement du capital constant ; b) de la fraction de sa plus-value que la bourgeoisie ne consomme pas immédiatement ou qu'elle ne peut accumuler ; c) les sommes disponibles appartenant à des couches non-capitalistes (paysans, artisans) ou à la couche privilégiée de la classe ouvrière, en un mot, de ce qui constitue l'ÉPARGNE et exprime du pouvoir d'achat potentiel. L'opération de crédit ne peut donc aboutir, tout au plus, qu'à transformer du pouvoir d'achat latent en pouvoir d'achat nouveau. C'est d'ailleurs un problème qui ne préoccupe que les amuseurs de badauds. Ce qui nous importe, c'est le fait que l'épargne peut être mobilisée pour la capitalisation et accroître d'autant la masse des capitaux accumulés. Sans le crédit, l'épargne ne serait que de l'argent thésaurisé, non du Capital. « Le Crédit accroît d'une façon incommensurable la capacité d'extension de la production et constitue la force motrice interne qui la pousse constamment à dépasser les limites du marché. » (R. Luxembourg).

Un troisième facteur d'accélération doit être signalé. L'ascension vertigineuse de la masse de plus-value ne permet pas à la bourgeoisie d'y adapter sa consommation ; son « estomac », si vorace qu'il soit, est incapable d'absorber le surplus de plus-value produite. Mais même si sa goinfrerie la poussait jusqu'à vouloir consommer davantage, elle ne le pourrait, car la concurrence lui impose sa loi implacable : élargir la production, afin de réduire les prix de revient. De sorte que, la fraction de plus-value consommée se réduisant de plus en plus par rapport à la plus-value totale, le taux de l'accumulation s'accroît. D'où une nouvelle cause de contraction du marché capitaliste.

Nous nous bornerons à mentionner un quatrième élément d'accélération, surgi parallèlement au développement du ca-